

Last Night
Nouvelles complètes

JAMES SALTER

Last Night

Nouvelles complètes

*Traduites de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rabinovitch, Lisa Rosenbaum
et Marc Amfreville*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

REPLAY

Ce volume comprend les recueils *American Express* (traduit par Lisa Rosenbaum) et *Bangkok* (traduit par Anne Rabinovitch), précédemment publiés aux Éditions de l'Olivier en 1995 et 2004, ainsi que quatre nouvelles inédites traduites pour cette édition par Marc Amfreville.

L'édition originale de cet ouvrage a paru en 2013 chez Picador.

ISBN 978.2.8236.1340.7

© James Salter, 2013.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Am Strande von Tanger

Barcelone à l'aube. Pas une lumière dans les hôtels. Toutes les grandes avenues vont vers la mer.

La ville est déserte. Nico dort. Entortillée dans ses draps, ligotée par ses longs cheveux, l'un de ses bras nus resté prisonnier sous l'oreiller. Absolument immobile, elle ne semble pas respirer.

Dans une cage, dont les contours apparaissent sous un foulard de soie noir et indigo, dort Kalil, l'oiseau de Nico. La cage se trouve dans une cheminée vide d'une propreté parfaite. Un vase de fleurs et un bol de fruits sont placés à côté. Kalil dort, la tête repliée sous son aile soyeuse.

Malcolm dort. Les lunettes à monture d'acier qui ne lui servent à rien – ce ne sont pas des verres correcteurs – sont posées, branches ouvertes, sur la table. Il dort sur le dos ; son nez fend le monde des rêves telle la quille d'un bateau. Ce nez, le nez de sa mère, ou du moins sa réplique, est comme un postiche de théâtre, un étrange ornement collé sur son visage. C'est la première chose qu'on remarque chez lui. La première chose qu'on aime. D'une certaine manière, le nez exprime l'adhésion à la vie. Le sien est grand, impossible à cacher. Par ailleurs, Malcolm a les dents gâtées.

Au sommet des quatre flèches de l'église laissée inachevée par Gaudí, la lumière commence à faire apparaître des

inscriptions dorées, trop pâles pour qu'on puisse les déchiffrer. Il n'y a pas de soleil, juste un silence blanc. Dimanche, les premières heures du jour en Espagne. Une brume couvre les collines qui entourent la ville. Les magasins sont fermés.

Après son bain, Nico est sortie sur la terrasse. Elle s'est enroulée dans une serviette, de l'eau brille encore sur sa peau.

« Il y a des nuages, dit-elle. Ce n'est pas la journée idéale pour aller à la plage. »

Malcolm lève les yeux.

« Le ciel va peut-être se dégager. »

Le matin. L'électrophone joue du Villa-Lobos. La cage trône sur un tabouret, au seuil de la terrasse. Allongé dans une chaise longue, Malcolm mange une orange. Il est amoureux de cette ville. La profonde affection qu'il lui porte repose en partie sur une nouvelle de Paul Morand, et aussi sur un incident survenu à Barcelone il y a des années : un soir au crépuscule, un homme mystérieux et fragile, presque un saint, fut renversé par un tramway alors qu'il se rendait à l'église. C'était Antonio Gaudí. Il était très vieux ; il avait une barbe blanche, des cheveux blancs, des vêtements très simples. Personne ne le reconnut. Il resta couché dans la rue, sans même un taxi pour le transporter à l'hôpital. Finalement, on l'amena à l'hospice. Il mourut le jour où Malcolm vint au monde.

L'appartement se trouve Avenida General Mitre. Son *tailleur*, comme l'appelle Nico, est près de l'église de Gaudí, à l'autre bout de la ville. C'est un quartier ouvrier ; cela sent un peu les ordures. L'endroit est entouré de murs. Des quatre-feuilles ornent le trottoir. Dominant tout, les flèches. *Sanctus, sanctus*, crient-elles. Elles sont creuses. La construction n'a jamais été terminée. En se promenant, le soir, dans le calme de Barcelone,

Malcolm a fait et refait le tour du monument vide. Il a glissé des pesetas, pratiquement sans valeur, dans la fente réservée aux DONS POUR LA POURSUITE DES TRAVAUX. Malcolm a l'impression que les billets de banque tombent simplement par terre, de l'autre côté ; ou alors – en tendant l'oreille – qu'un prêtre binoclarde les enferme dans un coffret en bois.

Malcolm croit en Malraux et en Max Weber : l'art est la véritable histoire des nations. Certains traits de sa personnalité témoignent d'un processus inachevé. Il s'agit de la transformation d'un homme en un instrument fidèle. Il se prépare à devenir le grand artiste qu'il s'attend à être un jour, un artiste au sens vraiment moderne du terme, c'est-à-dire ne produisant rien, mais convaincu de son génie. Un artiste dégagé des exigences de l'œuvre, un artiste de concepts, de générosité. Son travail, c'est la création de sa propre légende. Aussi longtemps qu'il aura ne serait-ce qu'un seul disciple, il pourra croire au caractère sacré de son projet.

Il est heureux ici. Il aime les larges avenues ombragées d'arbres, les restaurants, les longues soirées. Il est plongé dans le courant paresseux d'une vie conjugale.

Nico sort sur la terrasse, vêtue d'un pull couleur des blés.

« Veux-tu un café ? demande-t-elle. Je peux aller t'en chercher un en bas. »

Malcolm réfléchit un moment :

« Oui.

– Comment le veux-tu ?

– *Solo*.

– Noir. »

Elle aime faire cette course. L'immeuble est pourvu d'un petit ascenseur qui monte très lentement. Quand il atteint le

palier, elle entre et ferme soigneusement les portes derrière elle. Puis, tout aussi lentement, elle descend ; chaque étage est comme une décennie. Elle pense à Malcolm. Elle pense à son père et à sa seconde femme. Elle, Nico, est sans doute plus intelligente que Malcolm, conclut-elle. En tout cas, elle a plus de volonté que lui. En revanche, à sa manière, Malcolm est plus beau. Elle a une grande bouche un peu bête. Malcolm est généreux. Elle se sait plutôt sèche. Après le deuxième étage, elle se regarde dans le miroir. Bien entendu, ce ne sont pas des choses qu'on découvre tout de suite. Comme dans une pièce de théâtre, elles se révèlent peu à peu, scène après scène ; la réalité d'une autre personne se modifie. De toute façon, l'intelligence n'a pas d'importance. C'est une qualité abstraite. Elle n'inclut pas la capacité cruelle, intuitive, de vivre la nouvelle vie, celle que son père ne comprendrait jamais. Malcolm, lui, la possède.

À dix heures et demie, le téléphone sonne. Elle répond. Allongée sur le canapé, elle parle en allemand. Quand elle raccroche, Malcolm lui crie :

« Qui était-ce ?

– Veux-tu aller à la plage ?

– Oui.

– Inge vient nous chercher dans une heure », annonce Nico.

Malcolm a entendu parler d'elle ; il est curieux de faire sa connaissance. Et puis, elle a une voiture. Obéissant à ses désirs, le temps a commencé à changer. Un peu de circulation matinale dans l'avenue, là en bas. Le soleil perce un instant les nuages, disparaît, revient. Au loin, bien au-delà de ses pensées, les quatre flèches où alternent ombre et splendeur. Pendant les intervalles ensoleillés, les caractères inscrits au sommet deviennent lisibles : *Hosanna*.

À midi, Inge arrive, souriante. Elle est vêtue d'une jupe beige et d'un chemisier dont les boutons du haut sont défaits. Elle est un peu forte pour porter une minijupe. Nico fait les présentations.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée hier soir ? demande Inge.

– Nous en avons l'intention, mais il était tard. Nous n'avons dîné qu'à onze heures, explique Nico. J'étais persuadée que tu serais sortie. »

Non. Elle a attendu toute la nuit un coup de fil de son petit ami, répond Inge. Elle s'évente avec une carte postale de Madrid. Nico va dans la chambre à coucher.

« Tous des salauds ! » s'écrie Inge. Elle élève la voix pour que son amie l'entende. « Il devait m'appeler à huit heures, mais il m'a fait attendre jusqu'à dix heures. Il était très pressé ; il allait me rappeler un peu plus tard, m'a-t-il dit. Tu parles ! J'ai fini par m'endormir. »

Nico met une jupe plissée gris pâle et un pull jaune citron. Elle se regarde de dos dans le miroir. Elle a les bras nus. La voix de Inge lui parvient de la salle de séjour.

« Ils sont mal élevés, c'est ça le problème. Ils vont au Polo Club, c'est tout ce qu'ils connaissent. »

Maintenant, elle s'adresse à Malcolm.

« Quand on couche avec quelqu'un, ça devrait être agréable après, on devrait se montrer gentil l'un envers l'autre. Ici, ça ne se passe pas comme ça. Les Espagnols n'ont aucun respect pour les femmes. »

Inge a les yeux verts et de jolies dents blanches. Malcolm se demande quel effet cela lui ferait d'avoir une bouche pareille.

Le père de Inge est censé être chirurgien. À Hambourg. Nico dit que ce n'est pas vrai.

« Des gamins, poursuit Inge. En Allemagne, par exemple, les hommes vous témoignent un peu d'égards, ils ne vous traitent pas comme ceux d'ici, ils savent se conduire.

– Nico ! » appelle Malcolm.

Elle entre en se brossant les cheveux.

« Je lui fais peur, explique Inge. Pour finir, devinez ce que j'ai fait : je lui ai téléphoné à cinq heures du matin. Je lui ai demandé : Pourquoi ne m'as-tu pas rappelée ? Il me répond : Je ne sais pas – je sentais qu'il était à moitié endormi – quelle heure est-il ? Cinq heures. Tu es fâché contre moi ? Et lui : Un peu. Je dis : Très bien, parce que moi, je suis *très* fâchée contre toi. Et bang ! je raccroche. »

Nico ferme les portes de la terrasse et rentre la cage.

« Il fait chaud, dit Malcolm, laisse-le dehors. Il a besoin de soleil. »

Elle regarde l'oiseau.

« Il n'a pas l'air bien, dit-elle.

– Mais si !

– Son compagnon est mort la semaine dernière, explique-t-elle à Inge. Subitement. Il n'était même pas malade. »

Elle ferme une porte et laisse l'autre ouverte. Serein, l'oiseau lisse ses plumes dans la lumière éclatante qui le baigne.

« Je pense qu'ils ne peuvent pas vivre seuls, dit Nico.

– Il va parfaitement bien, lui assure Malcolm. Regarde-le. »

Le soleil intensifie les couleurs de l'oiseau. Celui-ci est perché sur le dernier échelon. Il a des paupières parfaitement rondes. Il cligne des yeux.

L'ascenseur est encore à l'étage. Inge entre la première. Malcolm ferme les portes étroites. C'est comme fermer une petite vitrine. Ils commencent à descendre, leurs visages sont proches les uns des autres. Malcolm regarde Inge. Celle-ci est plongée dans ses pensées.

Ils s'arrêtent pour prendre un autre café dans le bar d'en bas. Tenant la porte, Malcolm s'efface devant ses compagnes. L'endroit est désert – à part un homme qui lit le journal.

« Je vais le rappeler, décide Inge.

– Demande-lui pourquoi il t'a réveillée à cinq heures du matin », dit Malcolm.

Inge rit.

« Génial ! s'écrie-t-elle. C'est ce que je vais faire. »

Le téléphone est tout au bout du comptoir de marbre. Comme Nico lui parle, Malcolm a du mal à entendre.

« Ça ne t'intéresse pas ? demande-t-il.

– Non. »

Inge a une Volkswagen bleue, le bleu d'une enveloppe par avion. Un des pare-chocs est cabossé.

« Vous n'avez pas encore vu ma voiture, dit Inge. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que j'ai fait une affaire ? Je n'y connais rien en bagnoles. C'est ma première. Je l'ai achetée à un ami, un peintre, mais elle a eu un accident. Le moteur est un peu grillé. Je sais conduire, mais je préfère avoir quelqu'un à côté de moi. Et toi, tu sais conduire ?

– Bien sûr », répond Malcolm.

Il s'assied au volant et met le contact. Nico monte à l'arrière.

« Alors, qu'en penses-tu ? demande Inge.

– Je te dirai ça dans un instant. »

Bien qu'elle n'ait qu'un an, la voiture fait miteux. Le tissu du plafond est défraîchi. Même le volant semble faussé. Après avoir longé plusieurs pâtés de maisons, Malcolm déclare :

« J'ai l'impression qu'elle marche bien.

– Ah oui.

– Les freins sont un peu mous.

– Ah bon.

– Je crois qu'ils ont besoin d'une nouvelle garniture.

– Je viens de la faire graisser », déclare Inge.

Malcolm la regarde. Elle a l'air tout à fait sérieuse.

« Tourne à gauche », dit-elle.

Inge le guide à travers la ville. Il y a un peu de circulation à présent, mais Malcolm ne s'arrête que rarement. À Barcelone, beaucoup de carrefours ont la forme de grands octogones. Rares sont les feux. Ils traversent de vastes quartiers de vieux immeubles, longent des usines ; bientôt apparaissent les premiers champs, à la limite de la ville. Inge se retourne pour regarder Nico.

« J'en ai marre de cet endroit. Je veux aller à Rome. »

Ils passent à côté de l'aéroport. La route qui mène à la mer est encombrée. Elle canalise toute la circulation de Barcelone : bus, camions, innombrables petites voitures.

« Ils ne savent même pas conduire ! s'énerve Inge. Qu'est-ce qu'ils foutent ? Tu ne peux pas doubler ? Vas-y ! »

Elle se penche devant lui pour klaxonner.

« Ça ne sert à rien », déclare Malcolm.

Inge klaxonne encore.

« Ils sont bloqués.

– Oh ! ils m'exaspèrent ! » crie Inge.

Dans la voiture qui les précède, deux enfants se sont retournés ; à travers la petite vitre arrière, leurs visages semblent pâles et songeurs.

« Vous avez été à Sitges ? demande Inge.

– Non, à Cadaques.

– Ah ! oui. C'est très beau, mais il faut connaître quelqu'un qui a une villa si on va là-bas. »

Le soleil est blanc, la terre couleur paille. Parallèle à la côte, la route longe des plages bon marché, des campings, des maisons, des hôtels. Entre la route et la mer s'étend la voie ferrée ; de petits tunnels passent au-dessous pour permettre l'accès aux baigneurs. Au bout d'un moment, tout ceci commence à disparaître. Ils traversent des espaces presque déserts.

« Sitges est le rendez-vous des blondes d'Europe », dit Inge. Suédoises, Allemandes, Hollandaises. Vous verrez.

Malcolm regarde la route.

« Elles ne savent pas résister aux yeux bruns des Espagnols », ajoute Inge.

Elle se penche de nouveau pour klaxonner.

« Mais regardez-les ! De vrais escargots ! Elles débarquent ici, pleines d'espoir, poursuit Inge. Elles ont fait des économies, elles ont acheté des maillots de bain microscopiques et qu'est-ce qui arrive ? Un homme les aime pour une nuit peut-être. Les Espagnols n'ont aucune idée de la façon dont il faut traiter les femmes. »

À l'arrière, Nico se tait. Elle arbore une expression calme, signe qu'elle s'ennuie.

« Ils ne savent rien », insiste Inge.

Sitges est une petite ville aux hôtels humides, aux volets verts et à l'herbe mourante des stations balnéaires. Partout des

voitures en stationnement. Dans toutes les rues. Ils finissent par dénicher une place où se garer, à deux pâtés de maisons de la mer.

« Vérifie qu'elle est bien fermée, dit Inge.

– Personne ne te la volera, assure Malcolm.

– Ah ! je vois que tu la trouves moins bien maintenant ! »

Ils marchent sur la chaussée ; la chaleur semble avoir boursofflé l'asphalte. Alentour, on aperçoit les façades plates et nues de maisons construites trop près les unes des autres. Malgré le grand nombre d'autos, la ville semble étrangement vide. Il est deux heures. Tout le monde est en train de déjeuner.

Malcolm porte un short en gros coton, ce coton bleu satiné des Touaregs. Le vêtement est pourvu d'une demi-ceinture de la largeur d'un doigt. Quand il le met, Malcolm se sent puissant. Il a un corps de coureur à pied, un corps sans défaut, le corps d'un martyr dans un tableau flamand. Des veines pareilles à des cordes apparaissent à la surface de ses membres. Dans les cabines, le mur du fond est en béton et le sol recouvert de chanvre. Les habits de Malcolm pendent, informes, accrochés à une patère. Il sort dans le couloir. Les femmes sont encore en train de se déshabiller, il ne sait derrière quelle porte. Un petit miroir est suspendu à un clou. Il lisse ses cheveux et attend. Dehors, le soleil brille.

La mer commence par une pente douce hérissée de galets pointus. Malcolm entre le premier. Nico le suit sans dire un mot. L'eau est froide. Il la sent grimper le long de ses jambes, atteindre le bord de son maillot, puis se soulever – il essaie de sauter plus haut – et étreindre son corps. Il plonge. Il remonte, souriant. Ses lèvres sont salées. Nico a plongé, elle aussi. Elle émerge doucement tout près de lui et, d'une main, tire en

arrière ses cheveux mouillés. Elle se tient là, les yeux mi-clos, sans trop savoir où elle est. Il lui passe un bras autour de la taille. Elle sourit. Elle sait d'instinct à quel moment elle est à son avantage. Pendant quelques instants, ils partagent une sereine dépendance. Il la soulève et, aidé par la mer, la porte vers les eaux profondes. La tête de Nico repose sur son épaule. Allongée en bikini sur la plage, Inge lit *Stern*.

« Qu'est-ce qui ne va pas chez Inge ?

– Tout.

– Je veux dire : pourquoi elle ne se baigne pas ?

– Elle a ses règles », explique Nico.

Ils s'allongent près d'elle, chacun sur sa serviette. Inge, remarque Malcolm, est très bronzée. Nico, elle, ne bronze jamais, même si elle reste longtemps en plein air. Il s'agit presque d'une sorte d'entêtement de sa part, comme s'il lui offrait le soleil et qu'elle le refusait.

Il lui a suffi d'un jour pour obtenir ce bronzage, leur dit Inge. Un seul jour ! Cela semble incroyable. Elle regarde ses bras et ses jambes comme pour confirmer ses paroles. Oui, c'est vrai. Nue sur les rochers, à Cadaques. En se penchant vers son estomac, elle fait apparaître des bourrelets d'adolescente.

« Tu grossis », dit Nico.

Inge rit.

« Ces plis, ce sont mes réserves », répond-elle.

Ils semblent l'être, en effet. On dirait des ceintures comme s'ils faisaient partie d'un costume qu'elle aurait porté. Quand elle se recouche, ils disparaissent. Elle a les membres lisses. Son ventre, comme le reste de son corps, est couvert d'un léger duvet doré. Deux jeunes Espagnols flânent au bord de l'eau.

Inge parle au ciel. Si elle allait aux États-Unis, serait-ce la peine d'emmener sa voiture ? Après tout, elle l'a achetée à un prix avantageux ; si elle ne veut pas la garder, elle pourra peut-être la revendre et faire un peu d'argent.

« L'Amérique est pleine de Volkswagen, dit Malcolm.

– Ah oui ?

– Pleine de bagnoles allemandes, tout le monde en a une.

– Les Américains doivent les apprécier, conclut Inge. La Mercedes est une bonne voiture.

– Très admirée, confirme Malcolm.

– J'aimerais bien en avoir une. Ou même deux. Quand j'aurai de l'argent, je les collectionnerai. Ce sera mon hobby. J'aimerais vivre à Tanger.

– Il y a de belles plages là-bas.

– Ah oui ? Je serai basanée, comme une Arabe.

– Je te conseille de porter ton maillot. »

Inge sourit.

Nico a l'air de dormir. Ils restent allongés en silence, les pieds pointés vers le soleil. Celui-ci a perdu de sa force. Il n'y a plus que des moments passagers de chaleur : quand le vent tombe et que les rayons, bien que faibles, viennent directement sur eux. L'heure mélancolique approche, l'heure où tout se termine.

À six heures, Nico se redresse. Elle a froid.

« Allez, on va se promener au bord de l'eau », dit Inge.

Elle insiste. Le soleil n'est pas encore couché. Elle devient très enjouée.

« Viens, nous sommes dans la partie chic de la plage, toutes les grosses villas sont par ici. Nous allons passer devant et faire plaisir aux vieux messieurs.

– Je ne veux faire plaisir à personne, réplique Nico en serrant ses bras autour de son torse.

– Oh ! ce n'est pas si facile », lui assure son amie.

Maussade, Nico se met à marcher en se tenant les coudes. Le vent souffle de la terre. De petites vagues semblent déferler en silence. Elles font un bruit très doux, comme oublié. Nico porte un maillot une pièce gris décolleté dans le dos. Tandis qu'Inge folâtre devant les maisons des riches, elle contemple le sable.

Inge entre dans l'eau. « Viens, elle est chaude. » Elle rit, elle est heureuse, sa gaieté triomphe de l'heure, triomphe de la fraîcheur du soir. Malcolm la rejoint lentement. L'eau est chaude, en effet. Elle semble plus propre que tout à l'heure. Et il n'y a personne, aussi loin que porte le regard. Ils se baignent dans une mer déserte. Les vagues se gonflent et les soulèvent doucement. L'eau coule sur eux, purifiant leur âme.

Les jeunes Espagnols traînent à l'entrée des cabines, dans l'attente d'un coup d'œil intéressant, au cas où la porte de la douche s'ouvrirait inopinément. Ils portent des maillots en jersey bleu. Ou noir. Ils semblent avoir de très longs orteils. Il n'y a qu'une seule douche pourvue d'un unique robinet couvert de calcaire. L'eau est froide. Inge passe la première. Son minuscule maillot apparaît, le haut, puis le bas, par-dessus le battant de la porte. Malcolm patiente. Il entend Inge qui se frictionne, le fracas de l'eau sur le ciment quand elle s'écarte du jet. Les garçons qui se tiennent près de la sortie l'excitent. Malcolm les regarde. Ils discutent à voix basse et se donnent des tapes pour faire croire qu'ils jouent.

Les rues de Sitges ont changé. C'est l'heure qui prélude au soir et la foule est grouillante. Ils ont du mal à rester ensemble.

Malcolm a passé un bras autour de chacune des filles. Sous la pression de ses doigts, celles-ci avancent comme des chevaux. Inge sourit. Les gens vont croire qu'ils couchent tous les trois ensemble, dit-elle.

Ils s'arrêtent dans un café. Inge trouve cet endroit minable.

« C'est le meilleur », affirme simplement Nico.

Elle a le chic pour repérer au premier coup d'œil, où qu'elle aille, le bon bistrot, le bon restaurant, le bon hôtel.

« Absolument pas », maintient Inge.

Nico n'a pas l'air de s'en formaliser. Ils marchent séparément maintenant. Malcolm murmure :

« Mais qu'est-ce qu'elle cherche ?

– Tu n'as pas compris ? fait Nico.

– Vous voyez ces garçons ? » demande Inge.

À présent, ils sont dans un autre établissement, un bar. Tout autour d'eux, bronzés, les cheveux éclaircis par les longs après-midi brûlants, sont assis de jeunes hommes au doux regard indolent.

« Ils sont fauchés, poursuit Inge. Aucun d'eux ne pourrait vous inviter à dîner. Pas un seul. Ils n'ont rien. C'est l'Espagne. »

Nico choisit un restaurant. Elle croit s'être dévalorisée pendant cette journée. La présence de cette amie, de cette fille avec laquelle elle avait vaguement partagé sa vie à l'époque où toutes deux essayaient de s'habituer à la ville – où Nico ne connaissait personne, pas même le nom des rues, et où elle était si malade que, n'ayant pas le téléphone, elles avaient télégraphié à son père –, cette soudaine révélation d'Inge semble avoir dépouillé le passé de sa décence. Tout d'un coup, la certitude que Malcolm la méprise la transperce comme une flèche. Son assurance, sans laquelle elle n'est rien, a disparu. La nappe est

d'une blancheur éblouissante. Elle éclaire le trio d'une lumière cruelle. Couteaux et fourchettes y sont disposés comme pour une opération chirurgicale. Les assiettes sont froides et vides. Elle n'a pas faim, mais elle n'ose refuser de manger. Inge parle de son petit ami.

« Il est terrible, il est sans cœur. Mais je le comprends. Je sais ce qu'il veut. De toute façon, aucune femme ne peut espérer être tout pour un homme. Ce n'est pas normal. Un homme a besoin de plusieurs femmes.

– Tu es folle, lâche Nico.

– Ce que je dis est exact. »

Il ne manquait plus que cette déclaration pour démoraliser complètement Nico. Malcolm examine le bracelet de sa montre. Nico a l'impression que c'est lui qui permet tout cela. « Il est stupide, pense-t-elle. Il trouve intéressante cette fille issue d'un milieu inférieur. Inge s'imagine que les hommes qui couchent avec elle vont l'épouser. Bien sûr que non. Jamais. Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité », se dit Nico, tout en sachant qu'elle peut se tromper.

Ils vont prendre le café Chez Swann. Nico s'assied un peu à l'écart. Elle est fatiguée, déclare-t-elle. Elle se couche en chien de fusil sur l'un des canapés et s'endort. Elle est épuisée. La soirée est devenue très fraîche.

Une voix la réveille, de la musique, un chant merveilleux scandé d'accords de guitare. Nico l'entend dans son sommeil, se redresse. Malcolm et Inge bavardent. La chanson est comme une chose qu'elle aurait longtemps attendue, qu'elle aurait cherchée partout. Elle touche le bras de Malcolm.

« Écoute.

– Quoi ?

- Écoute, c'est Maria Pradera.
- Maria Pradera ?
- Les paroles sont superbes », déclare Nico.

Des phrases simples. Elle les reprend comme une litanie. De mystérieuses répétitions : une mère à la chevelure sombre... une enfant à la chevelure sombre. Éloquence des pauvres que le temps a rendue lisse et pure comme la pierre.

Malcolm écoute patiemment, mais il n'entend rien. Nico sent qu'il a changé ; pendant qu'elle dormait, on l'a empoisonné avec des histoires d'une Espagne hideuse qu'on lui a distillées goutte à goutte et qui maintenant coulent dans ses veines. D'une Espagne inventée par une femme qui sait qu'elle ne satisfera jamais qu'en partie les besoins d'un homme. Inge est calme. Elle croit en elle-même. Elle croit en son droit d'exister, de commander.

La route est sombre. Ils ont ouvert le toit ; le ciel est si plein d'étoiles que celles-ci semblent se déverser dans la voiture. À l'arrière, Nico a peur. Inge parle. Quand les voitures devant eux roulent trop lentement, elle tend le bras pour klaxonner. Cela fait rire Malcolm. À Barcelone, on peut louer des chambres particulières ; Inge y a passé bien des après-midi d'hiver devant un feu crépitant, avec son amant. Il y a des appartements dans lesquels ils ont fait l'amour, couchés sur des couvertures de fourrure. Bien entendu, il se montrait gentil, à l'époque. Elle se voyait déjà au Polo Club, invitée à des dîners dans les meilleures maisons de la ville.

Les rues de Barcelone sont presque désertes. Il est près de minuit, un dimanche. La journée au soleil les a fatigués, la mer les a épuisés. Ils roulent jusqu'à General Mitre et se disent au revoir par les vitres de la voiture. L'ascenseur monte très lente-

Chaque jour est un festin
Éditions de La Martinière, 2015

Salter par Salter
Éditions de l'Olivier, 2016

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2018. N° 1340 ()
Imprimé en France